

ENQUÊTE

Par Guillemette Faure

C'était quelques mois après l'attentat contre *Charlie Hebdo* le 7 janvier 2015. A cette époque où l'on se sentait aussi triste qu'impuissant. Avec quelques amis, nous avons eu envie de commencer un club de lecture. Difficile de savoir si c'était par besoin de comprendre ou juste de se voir. On a lu le politologue Olivier Roy, Houellebecq et Philippe Lançon.

On n'est pas sûrs d'avoir mieux compris mais on se sentait mieux. Cinq ans plus tard, à l'idée du grand confinement, alors que nous allons tous passer plus de temps chez nous avec notre « PAL » (pile à lire), j'ai eu envie de lire *La Peste*, de Camus, *L'Amour au temps du choléra*, de Gabriel Garcia Marquez, et *Le Cygne noir*, de Nassim Nicholas Taleb (un essai philosophique sur l'imprévisible, Les Belles Lettres, 2010), mais j'ai surtout eu envie de les lire avec mon club. Comme si un livre lu seule risquait d'être à moitié perdu.

Je ne suis pas la seule à me raccrocher à mon club de lecture en cas de coup dur. La mise en place de son groupe depuis un an, m'a dit la romancière Catherine Cusset, a été l'un des événements les plus forts pour elle ces dernières années. Tout sauf de la sociabilité mondaine, a-t-elle précisé. Catherine Cusset – *Le Problème avec Jane* (Gallimard, 1999), *Un brillant avenir*, (Gallimard, 2008), etc. – vit à New York, où les clubs les plus prestigieux ont même des listes d'attente, voire exigent des lettres de recommandation. Leurs participants se réunissent pour discuter autour d'un livre. En France, on compte historiquement beaucoup plus de « bibliothèques tournantes », des groupes dont les membres ne lisent pas le même livre en même temps, mais se le font suivre à tour de rôle dans un temps imparti (j'ai déjà vu ma mère courir envoyer un Chronopost pour respecter sa deadline).

Dans d'autres clubs, comme Autour des livres, qu'a monté Annie Gruyer, à Chartres, il y a six ans, on vient avec tout ce qu'on a lu récemment. « J'avais envie qu'on arrive tous avec un bouquin sous le bras, que chacun puisse venir s'exprimer ou ne pas s'exprimer. » Ceux qui ne se fixent pas de livre commun à lire trouvent ça libérateur. Les membres des clubs dans lesquels on lit tous le même livre trouvent, eux, formidable d'avoir une base d'échange. Car si ces groupes ont des fonctionnements différents, ils ont tous néanmoins pour point commun d'être chacun convaincu d'avoir la meilleure formule. Dans les soirées mensuelles de la bookstagrammeuse Charlotte Parlotte, par exemple, on choisit un livre parmi cinq autour d'un thème – ironiquement, le thème de février était « le huis clos ». Au sein de mon groupe, la personne qui reçoit choisit le livre. Surtout pas de vote, on tient à ce que cela soit un coup de cœur. Petite précision partagée par tous les participants : les mauvais livres peuvent provoquer des débats passionnants et, inversement, les bons livres ne suscitent pas forcément de bonnes discussions.

Dans certains clubs, ce qu'on lit peut varier. Dans d'autres, on ne lit que des classiques. Ou seulement des romans. Ou tout sauf des romans. Celui qui se réunit depuis neuf ans le jeudi soir dans un café associatif de Méréville (Essonne) a récemment relu *Au bonheur des dames*, de Zola ; l'occasion de discuter de l'impact de la grande distribution et du McDo du coin. Dans ce club, on ne lit que des livres de poche pour qu'ils soient abordables, et le choix est annoncé suffisamment à l'avance pour que personne n'ait la tentation de commander sur Amazon.

Dans le club de Charlotte Parlotte, le thème du mois de février était « le huis clos »

Dans ta chambre, et on lit !

Les clubs de lecture s'adaptent à la crise sanitaire. Et proposent à leurs membres d'échanger en ligne



JOHN GOSSAGE

Le club de lecture est quelque chose d'assez intime. Pourquoi en parlerait-on devant des gens qui n'en font pas partie ? A la librairie Odessa, à Paris, où une dizaine de personnes se retrouvent habituellement le lundi soir, après la fermeture, on a cessé d'en mentionner l'existence dans la newsletter de la librairie : c'était trop compliqué de refuser poliment ceux qui souhaitaient l'intégrer.

De même que chaque club pense avoir trouvé la parfaite formule de fonctionnement, chacun pense aussi avoir le nombre parfait de participants. Ce nombre varie entre la dizaine et une grosse vingtaine, en comptant un quart d'absents par séance. « Il y a des hommes dans les autres groupes ? », m'a demandé une participante du groupe de la librairie Odessa. La réponse est oui, les autres ont des hommes, mais ils sont souvent moins nombreux. « Nous, on a essayé une fois... » On signale même qu'un couple s'est déjà formé au Book Club de Louie Media. Ce club accompagne le podcast du même nom. Hors période d'épidémie, il

se réunit toutes les deux semaines. Maud Ventura et Maud Benakcha, ses organisatrices, choisissent un questionnaire en même temps qu'un livre – « à quel moment tout plaquer » pour discuter du dernier livre de Constance Debré, *Love Me Tender* (Flammariion, 187 p., 18 euros) ou « guérir d'un chagrin d'amour » avec Maggie Nelson (*Bleuets*, Editions du sous-sol, 2017). On discute à partir d'« indices » préparés (des citations du livre).

Le club de lecture de Catherine Cusset semble, de tous ceux rencontrés, celui qui suit les règles les plus strictes : convocation à 19 heures, buffet, début des conversations à 20 heures, premier tour de table avec un modérateur (celui qui a proposé le livre) et un « flic », chargé de faire respecter les règles. Les conversations privées qui n'impliquent pas l'ensemble du groupe sont interdites et le livre doit évidemment avoir été lu en entier. Quand je vivais aux Etats-Unis, des amis avaient monté un *book club* en précisant : « ... Et on lira les livres. » Car le niveau de tolérance face à ceux qui ne les

lisent pas varie d'un club à l'autre. Dans celui de Chartres, on peut venir sans avoir rien lu, juste pour écouter. Dans le nôtre, il faut avoir au moins commencé. Certains qui ne voulaient pas louper le rendez-vous ont déjà tenté de tricher en compilant les critiques et les avis recueillis sur Amazon (ce qui peut prendre plus de temps que de lire le bouquin en question). Ou utilisent la technique de carottage consistant à piocher une page toutes les dix pages pour se faire une idée de l'ensemble. Quoi qu'il en soit, ceux qui ne lisent pas le livre sont les premiers punis puisqu'ils courent le risque de repartir avec les idées qu'ils avaient en arrivant. Ce qui est vraiment absurde puisque la première raison d'être d'un club de lecture est de s'exposer à des opinions qui ne sont pas les siennes, à des livres que l'on n'aurait pas forcément choisis. (« Mais moi, j'aime bien lire des livres que j'ai envie de lire ! », me disait un ami qui n'avait jamais essayé.)

Dans les clubs de lecture, on s'auto-étiquette rapidement. Dans celui

de la librairie l'Odessa, on sait que Florence aime bien que ce soit écrit « sans gras », que Catherine est « plutôt Minuit ». On sort de sa voie, bien sûr, du point de vue littéraire (ceux qui sont surpris d'avoir aimé Amélie Nothomb, ou qui ont découvert l'écrivaine islandaise Audur Ava Olafsdottir), mais aussi de celui des idées. Et puis discuter d'un livre, c'est aussi redécouvrir ces gens que l'on croyait connaître : nos amis. On avale les pages, pressé de savoir ce qui a pu autant résonner chez l'autre.

A Chartres, on se retrouve le samedi matin dans un café, on commence par mettre les smartphones en mode silencieux. « Le principe, c'est que tout le monde puisse prendre la parole à une époque où on a tendance à la couper. Quand une personne s'exprime, on l'écoute vraiment ! », insiste Annie Gruyer. « On manque d'occasions de discuter des choses dans leur complexité », a fait remarquer une participante du club de la librairie Odessa.

A les écouter, on finit par se demander si le club de lecture n'est pas l'inverse d'un réseau social. On dispose de temps pour s'exprimer, on s'écoute, et la nuance a toute sa place. Il arrive même – fait inimaginable sur les réseaux sociaux – que les gens changent d'avis sur un sujet. « C'est un modèle de construction de communauté, le dernier lieu d'expression de désaccord dans le respect », disait un membre du club de Catherine Cusset. Même les sujets sur lesquels on s'entre-tue habituellement (les vaccins, la laïcité, Macron, la laïcité, les « gilets jaunes », la laïcité, Meertoo) peuvent y être abordés normalement. « On n'a jamais eu de tensions... Enfin peut-être si, une fois, un livre sur Bertrand Cantat... », se souvient Annie Gruyer. « Ça a jeté comme un froid... »

Il ne m'est jamais arrivé de parler de club de lecture à quelqu'un sans que l'on mentionne ce qu'on y mange ou y boit. Les participants du club de Méréville accompagnent chaque séance d'un repas partagé... soupes, tartes et Pithivier. Bortsch pour les auteurs hongrois, pâtes pour les Italiens. Dans le nôtre, on a servi de la vodka et des poissons fumés pour s'attarder *Dans les forêts de Sibérie*, de Sylvain Tesson (Gallimard, 2011). Chaque auteur appelle sa cuisine et ses boissons. Se voir en vrai fait partie de la promesse. « On va se perdre de vue si vous n'en faites pas partie », avait dit la romancière à ses amis.

Va-t-on se perdre de vue si nos clubs de lecture ne peuvent plus se retrouver ? Dans sa dernière newsletter, la librairie Odessa a proposé à ses clients les coups de cœur de la dernière rencontre de son club : elle pourra même les livrer à domicile. La séance du club de lecture de Chartres du 28 mars a été annulée : les participants ont décidé de poursuivre leurs conversations par e-mail et sur une page Facebook. A défaut de fixer une nouvelle date, le Book Club de la plateforme de podcasts narratifs Louie Media a demandé à ses membres ce qu'ils comptaient lire pendant leur confinement. Ses organisatrices envisagent d'organiser la prochaine séance sur Zoom, un service de conférences à distance. Mon book club s'est fixé rendez-vous sur WhatsApp ou sur Whereby le 4 avril : on aura lu *La Grande Tueuse. Comment la grippe espagnole a changé le monde*, de Laura Spinney (Albin Michel, 2018).